

EMANUELE COCCIA

# La vie sensible

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Dans cet essai, Emanuele Coccia s'interroge sur la vie sensible, la vie qui nous est possible grâces à nos sens. Si la sensibilité est si évidemment présente en nous, si nous cherchons par tous les moyens à jouir d'elle et à jouir avec elle, comment se fait-il que la philosophie lui ait tourné le dos ? Ce livre est une réhabilitation des sens. De fait, par la sensibilité nous tenons au monde et le monde tient à nous. Mais cette réhabilitation prend aussi la forme d'une réflexion inattendue sur l'image.

À travers de brefs paragraphes qui invitent au rêve et à la méditation, cet essai riche et stimulant s'articule en deux parties qui tendent, la première à définir ce que nous appelons la vie sensible, la seconde à penser le rapport de l'image et de la sensibilité.

*Auteur de* La vie des plantes, *Emanuele Coccia est maître de conférences à l'EHESS. Son œuvre est traduite en plusieurs langues.*

Collection dirigée par Lidia Breda

Du même auteur
chez le même éditeur

*La Vie des plantes. Une métaphysique du mélange*
(Prix des Rencontres philosophiques de Monaco, 2017)
*Le Bien dans les choses*
*La Vie sensible*

Emanuele Coccia

# La vie sensible

*Traduit de l'italien par Martin Rueff*

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction
de Lidia Breda

TITRE ORIGINAL :
*La vita sensibilie*

Couverture : © Bridgeman Images

© Emanuele Coccia, 2010
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2010
pour la traduction française
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018
pour la présente édition

ISBN : 978-2-7436-4444-4

*Seulement la vie peut soutenir la vie*

Julien-Joseph VIREY

# 1. De la vie sensible

Cela arrive même les yeux clos ou quand tous les autres organes des sens semblent être fermés au monde. Si ce n'est pas le bruit de notre respiration, c'est un souvenir ou un rêve qui nous arrachent de notre isolement apparent pour nous replonger dans la mer du sensible. Nous considérons que nous sommes des êtres rationnels, pensants et parlants, et pourtant, pour nous, vivre signifie avant toutes choses regarder, goûter, toucher ou sentir le monde.

Nous ne savons vivre, nous ne pouvons vivre qu'à travers le sensible, et non pas seulement pour connaître ce qui nous entoure. Ce n'est pas une question gnoséologique : la sensibilité n'est pas seulement une de nos facultés cognitives. Sensible, c'est notre corps même qui l'est : en tout et pour tout. Nous *sommes* sensibles dans la mesure même et à l'aune selon laquelle nous *vivons du sensible* : nous sommes pour nous-mêmes

et nous ne pouvons être pour les autres qu'une apparence sensible. Notre peau et nos yeux ont une couleur, notre bouche a un certain goût, notre corps ne cesse d'émettre des lumières, des odeurs et des sons en se déplaçant, en parlant, en mangeant, en dormant.

Nous vivons du sensible, mais la question ne saurait non plus se réduire à une nécessité physiologique. Dans tout ce que nous sommes et dans tout ce que nous faisons, nous avons affaire au sensible. Seule la médiation de la lueur de l'imagination sensible nous permet d'accéder à notre passé et à notre futur. Et surtout, nous nous rapportons à nous-mêmes non pas comme à une essence incorporelle et invisible, mais comme à quelque chose dont la consistance est avant tout sensible.

Nous passons des heures, chaque jour à donner à nos corps et aux choses qui nous entourent des formes, des couleurs, des odeurs différentes de celles qu'ils devraient avoir naturellement. Nous voulons vraiment cette étoffe, cette coupe, cette couleur et ces rayures. Nous faisons tout ce qu'il faut pour qu'il y ait des odeurs ; et sur notre peau, comme sur notre visage et notre corps, nous traçons des signes, des couleurs autour de nos yeux ; nous peignons nos ongles comme s'il s'agissait de marques, de talismans efficaces dont dépend notre futur.

Il ne s'agit pas d'une obsession pour l'image de soi. Le soin de soi et le soin du monde ne se confondent pas avec une activité immatérielle ou contemplative : ce n'est pas davantage une « pratique » ou une action ; ces soins se ramènent à une activité ininterrompue de production de réalités sensibles. Tout ce que nous créons, comme tout ce que nous produisons, est fait de matière sensible : outre nos propres mots, cela vaut pour le tissu des choses dans lesquelles nous objectivons notre volonté, notre intelligence, nos désirs les plus violents, nos imaginations les plus disparates.

Le monde n'est pas une simple extension, il n'est pas non plus une collection d'objets et on ne saurait davantage le reconduire à une pure et simple possibilité abstraite d'existence. *Être-au-monde* signifie avant toutes choses être dans le sensible : s'y déplacer, le faire et le défaire sans interruption.

La vie sensible n'est pas seulement ce que la sensation éveille en nous. C'est à la fois la manière par laquelle nous nous donnons au monde, la forme qui nous permet d'être *dans* le monde (pour nous-mêmes et pour les autres) et la voie par laquelle le monde se fait pour nous connaissable, praticable, vivable. Ce n'est que dans la vie sensible qu'un monde s'offre à nous, et ce n'est que comme vie sensible que nous sommes au monde.

## 2. De l'homme et de l'animal

Selon la tradition, la vie sensible ne définit pas un trait exclusivement humain. Au contraire, la sensation est considérée depuis toujours comme la faculté « à travers laquelle les vivants, en plus de la possession de la vie, deviennent animaux » [Alexandre d'Aphrodise, in *De anima*, 38, 18-19]. À travers les sens nous vivons de manière *indifférente* à notre différence spécifique d'hommes, *d'animaux rationnels* : la sensation donne forme, dans notre vie, à ce qu'elle n'a pas de *spécifiquement* humain.

La vie sensible – la vie animale sous toutes ses formes – peut se définir comme une faculté particulière de se rapporter aux images : elle est la vie que les images elles-mêmes ont sculptée et rendue possible. Tout animal est une forme particulière d'ouverture au sensible, une certaine capacité de se l'approprier et d'interagir avec lui. « Comme la faculté végétative se met à l'œuvre

avec la nourriture, de même la faculté sensible a besoin du sensible pour pouvoir s'activer » [Alexandre d'Aphrodise, in *De anima,* 39, 2-3]. Si la faculté sensitive est celle qui donne un nom et une forme à tous les animaux, les images jouent un rôle semblable à la nourriture dans la définition de la manière dont chacun d'entre eux vit. La vie a besoin du *sensible* et des images de la même manière qu'elle a besoin de se nourrir. Le sensible définit donc les formes, les réalités et les limites de la vie animale. Pour que la vie existe, pour qu'elle se donne comme expérience et comme rêve, il « est nécessaire que le sensible existe » [*De anima*, 417 b 25-6].

Ce n'est qu'en s'interrogeant sur la nature et sur les formes d'existence du sensible que l'on peut définir les conditions de possibilité de la vie sous toutes ses formes, humaine ou animale. Au reste, la distance qui sépare la vie humaine de la vie animale n'est pas l'abyme qui sépare la sensibilité de l'intellect, l'image du concept. Un grand nombre de phénomènes que nous classons comme spirituels (qu'il s'agisse du rêve, de la mode, de la parole ou de l'art), ne relèvent pas seulement d'une forme ou d'une autre de commerce avec le sensible : *seule* la capacité de produire des images ou d'en être affectés les rend possibles. Entre l'homme et l'animal, il n'y a pas une indifférence de nature mais de degré : ce qui rend l'homme humain n'est que l'intensité de la

sensation et de l'expérience, la force et l'efficacité des images sur sa vie. Le sensible dans lequel nous vivons et où nous sommes des êtres mondains, ne nous est pas assigné comme un destin irréparable. Nous n'avons pas qu'un seul manteau, qu'une seule voix, qu'une seule expression : les sons, les lumières et les odeurs par lesquels nous nous donnons au monde peuvent changer à tout instant. La relation avec le sensible que nous sommes nous-mêmes, avec le fantôme que nous incarnons est toujours poétique, elle nécessite toujours la médiation d'un faire et de techniques individuelles ou collectives.

Il y a à peine un demi-siècle Helmuth Plessner considérait encore que l'énigme relative aux « possibilités spécifiques que l'homme retire de ses sens, auxquels il se confie et dont il dépend », attendait toujours sa solution. Son projet d'une « esthésiologie de l'esprit », précisée ensuite dans le cadre d'une « anthropologie des sens », devrait en réalité être renversée : plutôt que de se demander quelles sont les possibilités spécifiques que l'homme retire de ses sens, il faudrait savoir quelle forme peut avoir la vie dans la sensation, chez les hommes comme chez les animaux. De quoi est capable le sensible dans l'homme et dans son corps, jusqu'où peut arriver la force, l'activité, l'influence de la sensation dans les activités humaines ? Et encore, quel est le stade de la vie sensible, quelle est la modalité de la vie des

images que nous avons l'habitude d'appeler « homme » ? Cette inversion dialectique ne correspond pas seulement à un changement de point de vue. Il s'agit plutôt d'éviter de présupposer une nature humaine au-delà des puissances qui la définissent.

Pour comprendre quelles sont les « possibilités spécifiques que l'homme retire de ses sens, auxquels il se confie et dont il dépend », c'est une double énigme qu'il faudra résoudre. En premier lieu, il sera nécessaire de s'interroger sur le mode d'existence de ce que nous appelons *sensible*. Telle est la tâche assignée à la première partie de ce livre. Si la vie sensible n'a pas nécessairement des origines humaines (sans pour autant être étrangère à l'homme), la science du sensible – et, selon un syllogisme facile, la science du vivant – a une extension plus vaste et plus générale qu'une simple anthropologie. On ne saurait se contenter d'articuler la science du sensible dans les simples termes d'une *physique* du sensible. Au contraire, une anthropologie du sensible ne devra pas porter sur la manière dont les images et le sensible existent devant l'homme doté de sens, mais étudier la manière dont l'image et le sensible *donnent corps* aux activités de l'esprit et donnent vie à son propre *corps*. C'est à cette exigence que tente de répondre la seconde partie de ce livre.

## 3. Des espèces intentionnelles

Depuis l'origine, un curieux destin frappe la vie sensible. Le pouvoir politique et la théologie ne furent pas les seuls à se dresser contre elle. La philosophie elle-même en a fait l'objet d'une véritable mise au ban : elle a décrété que le sensible n'a pas d'existence séparée et séparable du sujet qui connaît le réel par son intermédiaire. La vie sensible est rigoureusement limitée et réduite à la simple connaissance psychique et sensorielle interne à un sujet.

La défense de reconnaître au sensible une quelconque autonomie ontologique n'est pas seulement un des nombreux mythes fondateurs que la modernité a confectionnés et cultivés. Dans le geste, apparemment insignifiant, par lequel Descartes a tenté de délivrer l'esprit de « toutes ces petites images voltigeantes par l'air, nommées des espèces intentionnelles, qui travaillent tant l'imagination des philosophes », s'est jouée en